Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde

58-59 | 2017

Innovations pédagogiques dans l'enseignement des langues étrangères: outils, passeurs, politiques éducatives (XVIII^e-XXI^e siècles)

Frijhoff Willem, Kok Escalle Marie-Christine, Sanchez-Summerer Karène (eds). Multilingualism, Nationhood and Cultural identity. Northern Europe 16th-19th Centuries.

Amsterdam, Amsterdam University Press, 2017, 193 p., € 79,00. ISBN 978 94 6298 061 7, e-ISBN 978 90 4853 0007.

Jacqueline Lillo

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dhfles/4443>

DOI : 10.4000/dhfles.4443

ISSN : 2221-4038

Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 186-191

ISSN : 0992-7654

Référence électronique

Jacqueline Lillo, « Frijhoff Willem, Kok Escalle Marie-Christine, Sanchez-Summerer Karène (eds). Multilingualism, Nationhood and Cultural identity. Northern Europe 16th-19th Centuries. », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 58-59 | 2017, mis en ligne le 02 mai 2018, consulté le 30 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/4443> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dhfles.4443>

Ce document a été généré automatiquement le 30 mars 2023.

Tous droits réservés

Frijhoff Willem, Kok Escalle Marie-Christine, Sanchez-Summerer Karène (eds). Multilingualism, Nationhood and Cultural identity. Northern Europe 16th-19th Centuries.

Amsterdam, Amsterdam University Press, 2017, 193 p., € 79,00. ISBN 978 94 6298 061 7, e-ISBN 978 90 4853 0007.

Jacqueline Lillo

- 1 Ce volume est le premier de la nouvelle collection « Languages and Culture in History ». Les éditeurs, dans leur introduction, déclarent leur volonté d'étudier le rôle que les langues étrangères ont joué dans la création de l'héritage linguistique et culturel de l'Europe au niveau individuel, communautaire, national et transnational.
- 2 L'ouvrage se compose de deux parties, la première concerne « les approches au multilinguisme dans le passé » et la seconde « le multilinguisme au début des temps modernes : trois exemples ». Il est important de définir dès le début la différence entre multilinguisme et plurilinguisme. Le multilinguisme est un fait social, le plurilinguisme un fait personnel. Par « multilinguisme » on entend donc la présence et l'utilisation de plusieurs langues dans un territoire donné, alors que le « plurilinguisme » dénote une capacité de l'individu à maîtriser plusieurs langues.
- 3 La première contribution, de Willem Frijhoff, a pour titre « Codes, routines et communication. Formes et signification de la pluralité linguistique dans les sociétés de l'Europe occidentale du passé ». Il est bien connu que la construction des états nations a imposé une langue nationale. Mais cela n'a pas toujours été la règle et parfois, dans une même unité politique, coexistent plusieurs langues (parlées ou écrites et utilisées selon les besoins d'ordre communicatif, religieux, littéraires, etc...). L'auteur, historien,

analyse la relation entre les différentes langues dans leur utilisation sociale et le contexte éducationnel de trois villes : Amsterdam, Leyde et Rome du XVI^e au XIX^e siècle. La diversité des langues parlées (latin, français, portugais, espagnol, yiddish, etc.) dépend du lieu de résidence des différents groupes sociaux ou linguistiques, de la présence ou non de l'université, de la curie, etc. Le *Grand Tour* favorise aussi le multilinguisme et l'apprentissage de la culture de l'autre. Le plurilinguisme se présente essentiellement sous deux formes, d'une part nous avons la connaissance de plusieurs langues acquises consciemment par apprentissage linguistique avec une langue dominante qui sert de référence, d'autre part nous avons des situations contingentes où aucune langue ne peut prévaloir sur l'autre et où, pour des raisons pressantes de communication, un multilinguisme pragmatique est le bienvenu (l'auteur commente à ce sujet l'inventaire de la bibliothèque d'un prêtre hollandais du XVII^e, une réunion à bord d'un bateau hollandais qui transporte des voyageurs de plusieurs nationalités et une collection d'anecdotes qui introduit huit langues différentes). Il étudie aussi les formes de la pluralité linguistique dans des situations historiques telles que, par exemple, celle de la colonie hollandaise, la Nouvelle-Amsterdam, qui met en contact les indiens autochtones, les colons européens et les noirs. Dans ces situations de multilinguisme se forme une *lingua franca* qui permet les échanges et qui a été, selon les lieux et les époques, le latin, l'espagnol, le français, l'anglais. Il n'en reste pas moins la nostalgie de trouver une langue universelle, qu'elle soit artificielle ou naturelle. Par le biais des mythes judéo-chrétiens de la tour de Babel et de la Pentecôte, l'auteur exprime en conclusion son désir utopique de voir dépassées les divisions entre les peuples, du point de vue de la langue, de la race, de la nation, du groupe ethnique ou de la forme de gouvernement.

- 4 La seconde intervention de cette première partie est de Pierre Swiggers et traite la « Capitalisation de la compétence multilingue. Apprentissage et enseignement des langues au début de la période moderne ». L'auteur illustre un cas de « didactologie historique » aux Pays-Bas en se concentrant sur les pratiques multilingues selon deux axes précis : les contenus et les contextes. Une étude de cas lui permet de répondre aux nombreuses questions qu'il s'est posées. Dans le troisième quart du XVI^e siècle, des centaines de précepteurs opèrent dans 150 « écoles modernes » où sont enseignés notamment le français, l'italien, l'espagnol et l'allemand. Les « écoles françaises » éduquent les enfants de la classe bourgeoise. Certains maîtres de langues tels que Peeters Heyns, Noël de Berlaimont et Gabriel Meurier ont une production de manuels, de grammaires et/ou de dictionnaires particulièrement importante. Cependant très peu de grammaires sont imprimées dans les deux centres du Brabant du sud (Anvers et Louvain) et, quand elles le sont, il s'agit le plus souvent d'ouvrages publiés précédemment à l'étranger. Cette production limitée des grammaires imprimées aux Pays-Bas pendant cette période contraste avec le nombre impressionnant de dictionnaires bilingues et multilingues qui y paraissent, notamment ceux de Berlaimont et de Meurier. Ils répondent tous à une attente sociale : rendre les interlocuteurs capables de communiquer (et négocier et marchander) en plusieurs langues. En fait, au XVI^e siècle Louvain comme ville universitaire et Anvers comme métropole commerciale sont des pôles d'attraction. Elles deviennent aussi des centres éditoriaux renommés pour les publications multilingues, y compris la Bible, sans pour cela éliminer les parutions en latin ou en langues vernaculaires. Avec la fin de la féodalité cette nouvelle approche des langues conçues comme instrument politique et socioculturel est encouragée par le développement de l'imprimerie et enclenche un processus de

« capitalisation » du multilinguisme inconnu jusqu'alors. Par le biais de cette étude de cas, Pierre Swiggers illustre la complexité et le riche potentiel de la didactologie historique.

- 5 La seconde partie de ce volume nous présente trois études de cas.
- 6 Le premier exemple, de Konrad Schröder, traite du plurilinguisme à Augsbourg et Nuremberg de la fin du Moyen-Âge au début du XIX^e siècle. Ces deux villes impériales étaient très développées du point de vue économique et culturel et politiquement influentes mais on y parlait des dialectes difficiles à comprendre. Il était donc urgent de résoudre le problème linguistique pour stimuler les rapports avec l'extérieur, notamment l'Italie, la France, les Pays-bas et les pays de l'Europe centrale et de l'est. Les jeunes gens étaient donc envoyés dans les principales capitales pour acquérir des compétences linguistiques et professionnelles. Ils pouvaient aussi faire le *Grand Tour*, réservé initialement aux nobles et ensuite pratiqué par la classe marchande, soit individuellement, soit en groupe sous la direction d'un maître. La connaissance des langues était un symbole de statut social et culturel élevé. Ceux qui ne pouvaient pas voyager - les plus nombreux - prenaient des maîtres essentiellement pour le français et l'italien. Le statut des nombreux maîtres de langue est identique à celui de tous les maîtres de l'époque : mal rétribués, parfois même au bord de la misère, souvent peu qualifiés, extrêmement mobiles... Mais certaines figures surclassaient la masse par leurs qualités et leur production didactique (notamment Matthias Cramer) et leur vie aventureuse (Johan Matthias et Catharinus Dulcis). Un fait surprenant est l'apprentissage de l'anglais au XVII^e siècle dans une congrégation religieuse pour jeunes filles en majorité catholiques, créée par une émigrée anglaise à Munich et à Augsbourg. L'activité éditoriale à des fins scolaires dans cette dernière ville et à Nuremberg était particulièrement intense. Les publications avaient les mêmes caractéristiques que celles des autres villes (contenu des dédicaces, des préfaces, le titre bilingue, etc.) et ne montraient aucune spécificité régionale. En fait, les caractéristiques de l'édition scolaire à cette époque semblent être les mêmes dans toute l'Europe. L'auteur nous communique à ce propos une donnée intéressante : le tirage de la plupart de ces publications scolaires ne dépasse pas les 300 exemplaires. En conclusion, à partir du début du XV^e siècle, les élites des deux villes étaient plurilingues (notamment français et italien) et cela permettait de se distinguer socialement.
- 7 La deuxième étude de cas, de Willem Frijhoff, nous présente une « exploration » du « multilinguisme dans l'Âge d'or hollandais » (1580-1750). À la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e, dans les provinces des Pays-Bas du nord (celles du sud parlant majoritairement français) commence à se diffuser l'utilisation du hollandais qui devient langue nationale standardisée. Cependant les Hollandais des classes élevées semblent douter de la valeur de leur langue et communiquent en français, reléguant la langue nationale dans les classes populaires. L'unité linguistique n'est donc qu'une fiction, comme dans d'autres pays d'ailleurs, car existe dès le début de l'Âge d'or un multilinguisme diffus, incluant langues anciennes et modernes, acquises par le biais de la famille, de l'école, de l'église, ou de la communauté locale qui accueille souvent de nombreux immigrants. Se fait sentir alors le désir d'une langue universelle, transnationale, qui n'a pas vu le jour à cause de la perte de vitesse du latin, de la redécouverte des langues anciennes (grec, hébreu, etc.), de la montée des langues nationales et de la découverte des langues extra-européennes. Le latin comme *lingua franca* est réservé aux couches les plus cultivées, mais à partir du milieu du XVII^e siècle

et jusqu'au XX^e siècle, il est remplacé par le français qui domine, comme langue de prestige et de culture, le panorama multilingue des Pays-Bas. En dehors des élites culturelles au XVIII^e le hollandais est devenu langue maternelle et même dans le monde académique, normalement trilingue, il a tendance à s'imposer de plus en plus. Cependant, le multilinguisme se maintient à cause de la très forte immigration, du manque d'intégration des nombreux groupes étrangers, à l'exception des Allemands, de la persistance des langues régionales et des différentes formes de *lingua franca* (l'italien, le français et la « langue des Francs » sur le pourtour de la Méditerranée). Le français étant la langue la plus enseignée à côté du hollandais, de nombreux manuels sont édités et repropoés sur le marché par des noms célèbres : Gabriel Meurier, Noël de Berlaimont, Nathanael Duez, Pierre Marin. Le français en est arrivé à ne plus être considéré comme langue étrangère mais comme langue véhiculaire et l'annexion des provinces hollandaises pendant l'empire napoléonien a permis une plus grande diffusion du français qui se répand alors même dans les couches les moins favorisées. Au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, l'apprentissage du latin continue à diminuer, l'espagnol disparaît et l'allemand et l'anglais sont en hausse d'autant plus qu'ils représentent les nouvelles langues des sciences, de la culture et de la modernité, grâce entre autres à la création des premières universités allemandes. De l'autre côté de l'Atlantique, en Amérique, le multilinguisme est de rigueur à cause de la présence de colons hollandais, de marins, de missionnaires, d'immigrants, etc. Seule la langue des indiens autochtones représente un vrai écueil. En conclusion, les Hollandais considèrent le multilinguisme comme valeur caractéristique de leur identité rejetant le point de vue des Français ou des Espagnols, par exemple, qui voient dans le monolingue national l'expression de leur identité. De haute valeur scientifique, l'article est cependant trop long (p. 94-168) et disproportionné par rapport aux autres textes présents dans le volume.

- 8 Le troisième cas étudié, de Joep Leerssen, traite d'« Alphabétisation, utilisation et prestige national, le destin changeant du gaélique en Irlande », où par « gaélique » l'auteur entend plus communément l'irlandais. La langue locale, le gaélique, et le latin, introduit au V^e siècle avec le christianisme, sont utilisés dans la littérature médiévale colportée par les bardes. À partir du XII^e siècle cette tradition décline à cause d'une progressive « colonisation » anglaise qui devient totale vers 1660. La langue gaélique n'est alors plus parlée que par les couches les plus pauvres restées catholiques même si cette religion n'est pas reconnue, (les Britanniques ayant introduit la religion anglicane). Sous l'occupation anglaise, le gaélique ne circule plus qu'oralement et est même interdit d'imprimerie ; alors, de nombreux lettrés s'exilent dans des centres catholiques à l'étranger d'où ils maintiennent vivante la culture gaélique. Pendant la période romantique (1760-1845), il se produit un clivage notoire entre l'usage social de la langue et le renouveau culturel. Des études philologiques, en effet, reconnaissent au gaélique son appartenance aux langues indo-européennes et le donnent comme descendant du celte (et non de l'anglo-saxon comme l'anglais), ce qui développe un sentiment d'appartenance nationale et stimule la production littéraire. Mais la grande famine de 1845-1848, avec tout ce que cela comporte de deuils et d'immigration, provoque la presque totale disparition de la langue parlée même si les intérêts culturels se maintiennent. Un gros effort pour redonner de la vitalité à la langue est réalisé à la fin du XIX^e siècle et se maintient au cours du XX^e, notamment après l'indépendance. Le gaélique devient alors langue officielle obligatoire dans les textes législatifs et administratifs et est enseigné dans toutes les écoles mais n'est cependant plus parlé par

la majorité des Irlandais qui refusent d'abandonner l'anglais comme langue de communication. De nos jours, le gaélique jouit d'un statut symbolique et d'un prestige culturel indéniable. À un moment où les nationalismes (catalan, écossais et autres) font couler tant d'encre, cet article est particulièrement révélateur du rôle politique de la construction volontaire de l'identité nationale.

- 9 Il est regrettable que, dans ce volume, les renseignements bibliographiques provenant des dépouillements d'archives n'aient pas été donnés et que ne figurent que les références relatives aux documents imprimés.

AUTEUR

JACQUELINE LILLO

Université de Palerme